

LES HUMANITÉS GRÉCO-LATINES

Il n'est que juste de reconnaître que le problème de l'enseignement, comme beaucoup d'autres, s'est grandement compliqué pour l'homme moderne. D'une part, la nécessité où sont les élèves dont le nombre s'accroît tous les jours de gagner leur vie le plus tôt possible semble imposer l'abandon des connaissances qui ne sont pas immédiatement utiles. D'autre part, l'horizon de l'esprit humain s'est infiniment étendu. Le cercle de l'antiquité gréco-latine est brisé : toute l'Asie s'offre à notre étude. Chaque science, en même temps, a pris une existence particulière ; enfin il n'est plus possible d'ignorer totalement les langues étrangères les plus importantes. Mais c'est précisément parce que tant d'objets réclament l'attention de notre esprit qu'il faut renoncer à barbouiller celui des enfants de mille notions disparates. Ils ne retiennent réellement que ce qu'on leur a seriné. Il ne s'agit donc pas de les instruire au hasard ; il faut leur apprendre à apprendre. On n'y parviendra que si on les applique longtemps à une matière judicieusement choisie, et il n'est point d'enseignement, pour arriver à cette fin, qui vaille celui des humanités. Dès qu'on parle en leur faveur, les arguments se présentent en si grand nombre que le difficile est seulement de les ranger et de les choisir. Aussi bien, parmi les plus hauts esprits de notre temps, l'accord sur ce point est-il unanime. Henri Poincaré, Emile Boutroux, Henri Le Chatelier, ont tous opiné dans le même sens, et pour les humanités. La lumineuse consultation de M. Henri Bergson à l'Académie des Sciences morales et politiques, s'ajoute à leurs témoignages. Mais ils n'ont fait qu'attester avec plus de force, de finesse et d'autorité ce que pensent tous les bons esprits et, si l'on s'adresse aux professeurs de l'enseignement secondaire, qui constituent une des élites de la France, ils seront presque tous d'accord avec les hommes illustres dont je viens de citer les noms. Il convient de former l'esprit des enfants, bien plutôt que de le remplir,

et c'est en cela que l'éducation classique est incomparable. Je ne crois pas qu'on puisse trouver d'exercice égal à une version latine ou grecque, pour fixer l'attention sur tous les détails de l'expression d'une idée, pour forcer l'élève lui-même à définir étroitement ce qu'il pense, pour lui inculquer l'amour de la probité intellectuelle et l'horreur du mot inutile. Beau marbre où ne cessent de s'aiguiser les facultés de l'homme moderne !

Les humanités ont une valeur permanente, mais jamais elles n'ont été plus recommandables qu'aujourd'hui, car aux poisons les plus dangereux qui corrompent ou qui menacent l'âme moderne, elles seules peuvent fournir l'antidote. Les occupations humaines deviennent tous les jours plus étroites et plus spéciales, le joug de chaque emploi se fait plus gênant et plus lourd, tant qu'enfin l'on peut se demander si, tandis que le monde antique a fini par la suppression de l'esclavage, le monde moderne n'est pas en train de le rétablir pour tous. Il n'en est que plus pressant et nécessaire de mettre au début d'une vie ainsi assujettie une formation libérale. Si la profession est spéciale, qu'au moins l'éducation soit humaine. Ceux qui ont eu le bénéfice de cette discipline ne l'oublient jamais. Les hommes les plus pratiques, les plus adonnés aux occupations matérielles, rappellent toujours avec quelque orgueil qu'ils ont fait leurs humanités, non point tant parce que c'est là le signe d'une certaine condition sociale que parce qu'ils en gardent le parfum. Il restera toujours inférieur, celui dont l'esprit n'a pas d'abord été élevé jusqu'à l'inutile. Mais ce mot même ne doit pas tromper, les connaissances littéraires sont souvent en nous les plus fécondes ; elles ressemblent à ces montagnes aperçues au fond des paysages qui paraissent seulement élever dans le ciel une gloire oisive de neiges et de glaciers et d'où viennent cependant toutes les eaux qui rendent fertile la plaine.

J'ai touché ce point ailleurs ; on me permettra d'y revenir, tant je le trouve important : le suprême bienfait de l'éducation classique consiste à nous donner quelques points de vue d'où nous puissions toujours dominer notre existence. C'est par là que l'instruction diffère d'avec la culture. Un homme instruit n'a fait qu'augmenter le nombre de ses moyens, un homme cultivé a accru son humanité. L'un se distingue de ce qu'il sait ; l'autre ne se sépare pas de ce qu'il a acquis. La culture, en effet, résulte surtout des connaissances qui ont une valeur générale, qui touchent au destin et à la nature de l'homme. Elle marque le passage du savoir à la sagesse, elle nous associe à l'élite de l'espèce humaine et nous donne la plus précieuse leçon de respect et de modestie, en apprenant qu'on a pensé avant nous, et que le monde ne date pas de notre naissance.

Cette culture, l'enseignement classique y prépare. Une éducation littéraire doit nous rendre supérieurs aux accidents de la destinée. L'homme inculte gémit sous la tyrannie de la circonstance ; elle règne absolument sur lui, il en est l'esclave. L'homme cultivé, au contraire, se soustrait à son pouvoir, dans la mesure où il la compare à autre chose ; il la réduit et l'humilie en regard de ce qu'il évoque ; c'est sourire de ses soucis et les dominer, que de citer, à leur propos, un vers d'Horace, et c'est presque surmonter sa douleur que de citer un vers de Sophocle.

On s'intéresse beaucoup à la jeunesse moderne, on se demande ce qu'elle pense, les plus naïfs vont jusqu'à le lui demander à elle-même. Beaucoup d'entre ces jeunes gens n'admirent que le succès, ils paraissent décidés à tout pour y parvenir, et c'est ce qui donne à certains d'entre eux un air cru, avide, aiguïté de petits fauves. A vrai dire, il ne faut pas s'effrayer outre mesure de ces dispositions ; la force des choses, le plus souvent, a tôt fait de mater ces férocités enfantines. Mais ces idées se répandent, ces opinions tendent à abaisser de plus en plus le plafond qui pèse sur les esprits, Or l'éducation classique est opposée à d'aussi viles partis-pris ; elle nous apprend à juger les individus en eux-mêmes. Les grands hommes de Plutarque ont sans

doute quelque chose de légèrement artificiel, d'un peu découpé. Mais qu'ils s'enfoncent dans l'exil, qu'ils meurent à la fin de ces petites batailles antiques, où il semble qu'on aperçoive distinctement chaque combattant, ou que sûrs d'avoir tout perdu, ils terminent volontairement leurs jours par un suicide héroïque, toujours la phrase qu'ils prononcent nous avertit que l'adversité n'est rien et qu'il importe seulement d'être magnanime. On peut reconnaître les belles époques à la distinction qu'elles ont su maintenir entre le succès et la grandeur. Par les exemples de son histoire et les vers de ses tragédies, l'antiquité unanime nous apprend que le malheur peut être auguste et que la vertu et le génie sont indépendants des viles couronnes que la fortune accorde ou refuse aux hommes. Jamais cette leçon ne sera venue plus à propos.

Ces avantages des humanités, sans prix à mes yeux, pourront paraître un peu bien sublimes ; elles en ont d'autres aussi grands, qui sont plus solides. Nous avons une raison majeure d'en revenir au latin, qui est le soin et l'amour que nous devons à notre propre langage. La façon dont le français s'est répandu dans le monde tient d'abord, sans doute, à notre rôle historique et à nos victoires, mais il a étendu ses conquêtes grâce à ses qualités intrinsèques : nous devons tout faire pour les lui garder. Or le français n'est transparent qu'à celui qui sait le latin. En user sans avoir cette connaissance, c'est parler d'après un instinct plus ou moins heureux, mais à l'aveuglette. Sans doute il a pu y avoir quelques grands écrivains qui aient été dans ce cas ; mais on n'a rien prouvé, quand on a allégué l'exemple de la Rochefoucauld ou celui de George Sand. Pour cette dernière, ses livres valent par tout autre chose que la qualité du style et la propriété des termes. Quant à l'auteur des *Maximes*, s'il était lui-même peu lettré, on l'était autour de lui, il en profitait. Louis XIV aussi avait le bon goût, quoiqu'il ignorât le latin. Il est ainsi des époques où la langue banale est si excellente que chacun, pour bien écrire, n'a qu'à y puiser ; cela rappelle ces entrées de rois, autrefois, où le vin, au lieu d'eau, coulait généreusement aux fontaines.

Aujourd'hui, au contraire, mille dangers menacent la pureté du langage ; il s'enfle, il s'alourdit, il se gâte ; il deviendra de moins en moins capable, si l'on n'y prend garde, d'exprimer des pensées fines ou fortes, d'être un instrument de beauté ou de vérité. Il est d'autant plus pressant de restaurer l'enseignement du latin. Non seulement on y vérifie tout notre vocabulaire, mais l'esprit trouve dans cette étude une discipline admirable. Le latin, c'est la langue sans délire, qui pousse du sillon à la route, du paysan au légionnaire et qui satisfait enfin son génie dans la rectitude abstraite du droit ; idiome éminemment temporel, mâle parler de la puissance, mais d'une puissance qui veut être juste, et qui ne donne point d'ordre sans dicter de lois. Le grec, c'est bien autre chose. Rustique comme le latin, il est aussi maritime ; propre à la dialectique la plus déliée, comme à la poésie la plus haute, il ne se prête pas moins à la verve la plus familière. Pour bien connaître les mots grecs, il faut les voir dans les comédies d'Aristophane, où ils ressemblent à ces pigeons qui marchent sur le fumier, picotent la bouse, et soudain, envolés, ne sont plus qu'une guirlande au haut du ciel. La raison ailée du grec est si libre et si joueuse qu'elle finit par sourire aux sophistes. La raison pédestre du latin ne les admet pas. Le français tient de l'un et de l'autre, lié au latin par une parenté positive et au grec par une parenté idéale. Dans l'œuvre des grands écrivains où chacun de ces idiomes approche de sa perfection, le grec tend à devenir plus subtil, le latin plus dense, le français plus clair. Notre parler plonge, lui aussi, les racines dans la vie rustique. Grec, latin, français, ce sont les trois langues du vin, mais l'ivresse grecque pousse à chanter, l'ivresse latine à agir, l'ivresse française à penser. Le français ne favorise que médiocrement l'imagination et la fantaisie, il se prête au sentiment dans la mesure où celui-ci veut se connaître ; c'est le langage de la conscience, celui d'une raison persuasive, qui ne voudrait pas commander qu'elle n'eût aussi convaincu. Mais pour qu'il garde ses qualités supérieures, il faut qu'il reste associé aux deux grandes langues antiques, qui le maintiennent à leur

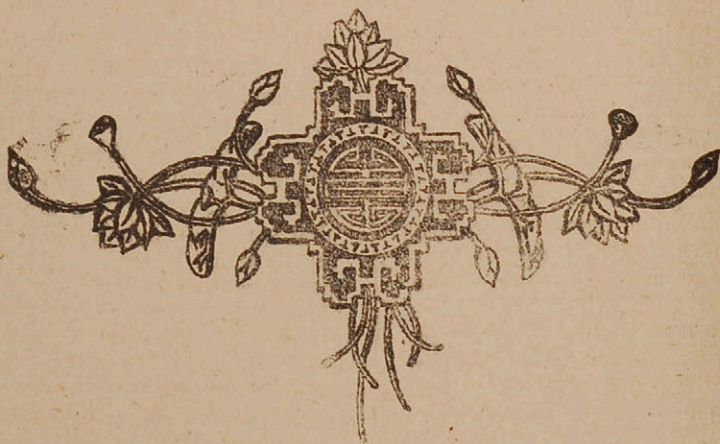
hauteur. L'étude des langues vivantes a mille avantages, mais ce n'est jamais qu'une excursion latérale, au lieu que celle du latin nous ramène à notre origine. Celle du grec n'est pas moins nécessaire, mais à un autre étage : c'est un luxe indispensable, pour achever dans l'exquis une éducation qui a commencé par le solide. A vrai dire, notre littérature est toute pénétrée de l'esprit antique, étant latine dans son fonds, et grecque à son faite. On ne pourrait renoncer aux humanités sans rompre la continuité française. A partir de ce moment-là, ce ne serait plus la même France qui durerait, et qu'importe la persistance des noms, sans celle des choses ? Tout le monde aujourd'hui voit plus ou moins clairement les dangers matériels dont nous sommes entourés. Mais il est des calamités plus redoutables encore, sur lesquelles il faut d'autant plus rester en éveil, qu'elles ne font pas événement et ne changent pas le train ordinaire. Ce sont les grandes catastrophes silencieuses qui abaissent le plan de la vie, éteignent les activités supérieures et diminuent l'homme.

Le latin principalement, le grec et avec eux, les mathématiques, voilà de quoi était fait l'enseignement. C'est une formation excellente : elle comporte cependant un inconvénient, dont la France n'a pas été sans souffrir. Cette discipline donne un mariage trop aisé des idées générales ; celui qui a été ainsi exercé n'est que trop habile à décider, par un raisonnement bien déduit, d'une question qu'il ignore. L'esprit logique ressemble alors à ces Hercules de carrefour, qui soulèvent avec une aisance un peu excessive d'énormes haltères. L'exploit étonne d'abord ; mais ces grosses sphères sont creuses ; il faut les remplir, en y coulant le plomb du réel, quitte à n'accomplir ensuite que des tours de force plus modestes. Si je rêvais un plan d'études, après y avoir mis les humanités, je voudrais y introduire un autre élément, qui y représentât la réalité : je chargerais de ce soin la géographie et l'histoire. Les enfants sont avides de concret ; il faut profiter de cette disposition. Mais la

géographie, de mon temps, ce n'était qu'une suite fastidieuse de nomenclatures. Une seule fois, il m'en souvient, on nous fit voir une carte en relief. Je crus me pencher sur la figure du monde ; je devinais ce grand drame où sont engagés l'air, la terre et l'eau. Je ne doute pas que si l'on éveillait ainsi la curiosité des enfants, on ne les passionnât pour cette étude. Quant à l'histoire, l'enseignement jusqu'ici en a été bridé et gêné, rarement exempt d'arrière-pensées. Il serait temps de rendre à la France la jouissance de tout son passé. Ainsi l'on ne révélerait pas seulement leur commune noblesse à tous les enfants de notre pays. La vraie moralité de l'histoire, c'est de nous rendre sensibles toutes les difficultés de l'action humaine. Certes, elle ne dissuade pas d'innover, mais elle imprime en nous le respect de ce qui a duré, elle amortit notre fatuité, elle calme notre imprudence. Un programme ainsi établi répondrait, il me semble, aux deux exigences opposées, également impérieuses, auxquelles, aujourd'hui surtout, un bon enseignement doit satisfaire : d'une part, donner à ceux qui le reçoivent un sentiment plein, con-

cret, presque embarrassant du réel ; d'autre part, les transporter quelquefois jusqu'à des points de vue d'où cette réalité se subordonne à la raison. Si ces deux conditions ne sont pas remplies, l'éducation est défectueuse ou bien l'on n'aura fait que des hommes gauches et hésitants, empêtrés et embourbés dans les choses, ou bien que d'intemperants raisonneurs, prêts à mutiler le réel avec les glaives de la logique. Dans les deux cas, on aura manqué à former l'homme complet, à la fois audacieux et circonspect, le véritable antagoniste des choses. Un des traits les plus prononcés de notre époque, un de ceux qu'il ne faut point se lasser de souligner, car cette disposition permet beaucoup d'espérances, c'est la soumission de plus en plus marquée que tous les hommes réfléchis, de quelque opinion qu'ils soient, montrent aux leçons de l'expérience. Mais celle-ci, quand nous l'appelons à nous, doit être reçue dans les hauts palais de l'esprit, et s'éclairer à leurs puissants luminaires.

ABEL BONNARD.
(Revue de Paris)



L'ART CHINOIS

WANG WEI 王維 EN TANT QUE PAYSAGISTE

I

Wang Wei 王維 (Vuong Duy) également connus sous le nom de Wang Mou-kie 王摩詰 (Vuong Ma-cât), comme bouddhiste, et Wang Yu-tcheng 王右丞 (Vuong Hưu-Thừ) au titre de 鑾相, fut à la fois poète, peintre, musicien, homme d'Etat, et vécut jusqu'à l'âge de 60 ans, soit de 699 à 759, suivant la chronologie occidentale. Suivant la chronologie chinoise, il est né en la 15^e année *Chi hai* du règne du Jui tsong, à Tai-yuan dans le Chensi, et il est mort dans l'année *Chi hai* d'un nouveau cycle, soit en la 3^e année du règne de Sou Tsong, au bord du fleuve du Wang Chuân, dans le Chensi.

Il n'a vécu que 60 ans, mais à une époque qui est marquée dans l'histoire non pas tant par des événements qui ébranlent le monde, mais, ce qui est d'une bien plus grande valeur, par une merveilleuse fertilité dans tous les domaines de l'art créateur. Ce furent des années de changements et de fermentation.

Il y eut des changements dans l'administration, dans la musique, dans la prosodie, dans le style de la peinture. Et ceci n'est pas surprenant lorsqu'on se rend compte que cette époque vit s'épanouir non seulement l'œuvre de Wang Wei, le fondateur de l'école du sud, mais encore celle de Li Sseu-houng et de son fils, les fondateurs de l'école du Nord, qu'elle donna naissance à Wou Tao-tze, le « prince des peintres de tous les temps », qu'elle entendit la poésie de Tou-fou, le « dieu des vers », de Li-Po, appelé « l'Ange banni », parce qu'il savait fixer le charme fugitif d'un moment dans un discours immortel. Ceux-ci furent des géants, mais pour être de moindre taille, d'autres n'en firent pas moins d'excellent ouvrage, parce que, leur but s'harmonisant avec la principale tendance du temps, celle-ci suppléait puissamment à ce qui eût pu leur manquer de vigueur si leur propre effort avait été isolé. Parmi ceci, Meng Hao-jan, ami

intime de Wang Wei, tranche comme un écrivain d'un lyrisme exquis et Yang Ting-kouang comme un peintre adorable. Yang Ting-kouang a peint si divinement les saintes figures du Bouddhisme qu'on a dit que sa palette avait été frappée de magie par le contact d'une relique sacrée tombée du ciel exprès. En vérité, c'était un temps où le ciel s'inclinait souvent sur la terre et où la terre touchait au ciel, car ses chroniques abondent en listes de noms brillants dans l'Art et la Poésie.

Et ce sont plus que de simples listes, elles forment comme un index des nombreuses énergies, des rivalités et des ambitions qui ont si richement coloré cette période de l'éclat de leur flamme qu'elle tranche à jamais sur la grise monotonie du cours ordinaire des ans.

A certains moments, cette flamme bondit furieusement et les rivalités bouillonnent en des inimitiés mortelles, comme ce fut le cas pour Wou Tao-tze qui loua des assassins pour tuer Houang Fou-tcheu dont le génie naissant lui faisait craindre une éclipse de sa propre renommée.

En vérité, il ne fallait pas peu d'habileté et d'autorité pour tenir en harmonie, dans une cour, ces tempéraments démesurément actifs et hautement bandés.

Seule, la discipline d'une étiquette prescrivant à chacun sa propre place, et acceptée par tous comme finale, eût pu réussir d'une manière permanente dans une tâche si difficile.

Mais l'empereur Hsüan-Tsong, poète lui-même, avec la force impulsive et l'amour d'indépendance du poète, était le premier à se jouer des conventions et relâchait constamment la rigueur de leurs liens. Il mena personnellement la révolte contre la solennelle simplicité de la musique et dans son académie du Jardin des Poires, il introduisit des tons plus légers et plus variés. Les distances que,

dans sa profonde connaissance de la nature humaine, Confucius savait devoir être maintenues entre les gouvernants et les gouvernés, les supérieurs et les inférieurs, étaient négligées et un ton de laisser-aller familier était toléré dans le Palais qui eût fait branler la tête du vieux Sage en manière d'avertissement.

Il fut permis à Li-Po de paraître devant l'Empereur un jour qu'il était si saoul qu'il ne pouvait se tenir debout et un haut fonctionnaire fut obligé de lui ôter ses bottes. Aux soupers fins de Yang Kouei-fei, la belle favorite de Hsüan-Tsoug, la licence prévalait sur les bonnes manières ; An Lou-Shan, le futur rebelle, se moquait des règles de l'étiquette au point de lui manquer obéissance devant l'empereur et de se permettre d'aller et venir à l'intérieur du Palais en dépit de toute règle de decorum.

La chronique scandaleuse allait son train, semblable à celle du petit Trianon au temps de Marie Antoinette et toute aussi préjudiciable à l'aurole de dignité qui doit entourer le pouvoir souverain s'il veut conserver la révérence du peuple.

La fin fut le même effondrement, la même désintégration, la même révolte : la foule brillante qui avait fait de la capitale le plus grand centre artistique du monde, fut dispersée dans la pauvreté et l'exil, et son libéral patron détrôné, tandis que les palais qu'elle avait décorés avec tant d'habileté étaient jetés à la merci de soldats insurgés. Un poète venu après, Po Tchou-ai, a tracé une peinture saisissante de la panique dans laquelle la soudaine attaque des rebelles jeta cette cour qui avait été si gaie et si glorieusement artistique. Il n'y avait nulle exagération poétique quand il écrivait « qu'on pouvait entendre la mort tambourinant à la porte. »

D'un coup, toute sécurité s'était évaporée. Une anarchie sauvage inonda le monde et menaça même d'envahir le sanctuaire des âmes.

Tels étaient les jours dont Li-Po a dit :

« Ma chevelure blanchissante ferait une longue, longue corde,

« Sans atteindre cependant aux profondeurs insondables de mon affliction. »

Wou Tao-tze semble heureusement avoir échappé à ces épreuves. Il mourut entre 752 et 756, disparaissant mystérieusement, suivant la légende, dans une caverne d'une de ses merveilleuses fresques.

Mais les autres, pour la plupart, eurent à endurer la pleine mesure de l'angoisse et de la détresse que les révolutions entraînent invariablement avec elles.

La tête de Yang Kouo-shung, le Premier Ministre, fut exhibée par décision au bout d'une pique par les troupes insurgées ; sa cousine, Yang Kouei-fei, fut étranglée pour donner satisfaction aux gardes impériaux ; Wang Tchang-ling fut tué par un censeur ; Tou-Fou fut chassé en exil ; et Wang Wei lui-même fut saisi par An Lou-shan, le chef des rebelles, « qui voulait voir quelle espèce de créature c'était qu'un poète. »

Mais comme il s'était proclamé Empereur et qu'il tentait sérieusement de fonder une nouvelle dynastie, il est possible qu'il ait senti la nécessité de s'entourer d'hommes d'un plus grand poids moral que la soldatesque truculente qui l'avait aidé à renverser le souverain légitime. En conséquence, il autorisa son captif à résider dans un temple et lui confia une charge de censeur dans la nouvelle administration qu'il établissait.

Jusqu'à quel point, en acceptant cet honneur douteux, cédait-il à la force ou à l'espoir qu'en joignant le gouvernement rebelle il pouvait mitiger quelques-uns de ses maux, il est impossible de le dire. Les causes de loyalisme et de conservation de soi-même sont difficiles à recueillir par temps de troubles. Mais à l'occasion d'un grand banquet que An Lou-shan donnait à ses joyeux compagnons, Wang Wei pleura son ancien maître en vers que l'on peut rendre ainsi :

« Blessés sont les cœurs de 10.000 clans.

« Des nuages tumultueux de fumée s'élèvent.

« Quand les cent fonctionnaires leur face vers le ciel ?

« Dans le Palais désert tombent les fleurs des acacias d'automne,

« Et sur les pâles eaux d'un bleu liquifié

« Passent le gémissement des pipeaux et le sanglot des luths. »

Ce poème l'a sauvé au moment de la Restauration. Déjà en 757, An Lou-shan était tombé victime de la violence qu'il avait déchainée. Son propre fils complote son assassinat. Mais il fallut encore plusieurs mois de combat avant que Sou Tsong, qui avait pris ce qui restait de pouvoir des mains découragées de son père Hsüan Tsong, pût écraser les rebelles. Il se sentit porté à punir sommairement tous ceux qui avaient pactisé avec ces derniers. Wang Wei fut jeté en prison. Mais ce poème plaida en sa faveur, ainsi que son frère, Wang Chin, qui tenait un poste important et qui menaça de le quitter plutôt que de laisser souffrir quelqu'un de son propre sang. Le retour de la faveur impériale fut rapide et complet. Les honneurs s'amoncelèrent sur le poète. Quand les deux frères venaient en la capitale, une vieille chronique dit que les princes et les nobles rivalisaient à l'envi pour aller au-devant d'eux.

Mais après toutes les tribulations que Wang Wei avait endurées, la vie de la cour avait perdu tout le charme qu'elle avait pu avoir pour lui.

Il se retira dans sa propriété, à Wang Chuan, où il trouva à la fois la paix et le contentement dans la sainteté du Bouddhisme et, dans ce qui est plus profond que toute religion, le calme et la majesté de la nature. Toute la beauté dont il a joui là, il l'a immortalisée non seulement dans ses poèmes, mais encore plus vivement dans une longue inscription « qui fut longtemps aimée par tout l'empire. » Il en existe encore des copies, ce qui nous permet, même après tant de siècles, de partager une partie du bonheur qu'il doit avoir ressenti lorsque, en compagnie de son ami en religion, Po-Di, il passait des heures sur le bord du fleuve, perdu dans la musique de son luth, ou assis dans une méditation sans fin, sur la verandah de la maison dépouillée de tout ce qui pouvait ramener ses pensées vers le « fardeau de poussière rouge » qu'il avait fui à jamais. Tout l'ameublement qu'elle contenait consistait en un pilon et un mortier pour triturer des her-

bes, une table pour y étendre les *sutra* sacrés, quelques chaises, un lit de cordes tressées. Et il renonça à ses robes de couleur et à l'alimentation carnée, et vécut tout à fait seul, car il n'avait jamais remplacé sa femme dont il était veuf depuis l'âge de 31 ans.

C'est là, au 7^e mois de l'année *Chihai*, qu'étant mourant, il demanda soudain son pinceau et écrivit des lettres d'adieu à son frère et à ses amis, les exhortant à mener une vie pure, constante dans la foi de Bouddha. Puis le pinceau tomba de sa main et il s'abîma dans l'infini. Sa renommée reste sur terre : elle croit encore au bout de 11 siècles. Sous Tai Tsong, fils et successeur de Sou Tsong, Wang Chin fut élevé au rang de Premier Ministre.

L'empereur, qui était un fervent de littérature, lui demanda : « Un fois, quand votre frère était le poète le plus en vue, je lui ai entendu réciter une de ses chansons. Ne pourriez-vous réunir ce qu'il en reste et me les apporter ? » Et Wang Chin répondit : « Dans la période Kai-yuan (713-742), les poèmes de mon frère s'élevaient au nombre de 100.000. Après les événements de la période Tien-Pao (742-756) il n'en reste plus que le $\frac{1}{10}$. »

La-dessus, des recherches diligentes furent faites parmi ses amis tant au-dehors qu'audehors de la métropole et l'on put retrouver encore 400 pages. Wang Chin les présenta à l'Empereur qui le récompensa gracieusement.

Ces pages ont été rassemblées sous le titre de « Wang Chuan Chi » c'est à dire la collection de Wang Chuan, principalement composée de morceaux lyriques, qui en peu de lignes d'une harmonie pure, captivent l'émotion en évoquant un incomparable lever de lune, quelque fugitif murmure de vents d'automne, le lointain carillon des cloches d'un monastère caché derrière des brouillards de montagnes.

Ces pièces montrent combien la nature occupait constamment son esprit, car même lorsqu'il décrit une chasse ou une séparation entre amis, ses pensées ne sont pas tellement absorbées par ces événements qu'il ne s'en évade pour aller vers ce qui le tient d'une manière plus perma-

nente : la grandeur des collines à l'horizon, l'immensité de la plaine brune et nue sous l'amoncellement des nuages du soir...

A cette sensibilité innée du tempérament artistique, il ajoutait la lucidité d'un esprit exercé dans la plus belle des disciplines mentales : les classiques chinois (il obtint son diplôme de *Chin-chih* en 721), et aussi la largeur de prise, la précision de vue d'un cerveau éduqué par les responsabilités pratiques de postes difficiles. Cette combinaison lui avait donné une vue merveilleusement large du monde ou, peut-être serait-il mieux de dire que sa vision du monde avait une telle profondeur à la fois et une telle largeur, un tel instinct de vérité qu'il y avait en elle autant de place qu'il y en a dans la catholicité de la vie actuelle pour la splendeur de Confucius, le mysticisme de Lao Tze, la sincérité de Bouddha.

L'unité dans laquelle ces trois systèmes de pensée se sont fondus durant les Tang ou, en vérité, durant toute grande période créative, constituait la beauté, la perfection et la dignité de ce qui est suprêmement harmonieux. Celui que le confucianisme touche le plus attache plus d'importance à la beauté des formes, des rites, des manières ; le Taoïste convaincu appuie sur la beauté de la création, le bouddhiste fervent sur la beauté de l'âme. Mais ceci n'indique que des nuances de prédilection personnelle, non pas des divergences quant à la valeur fondamentale de la jouissance esthétique.

Wang Wei l'a exprimé la merveilleuse tranquillité que donne cette large tolérance, dans une poésie lyrique admirablement rendue par Vitter Bynner :

« Un vent souffle des pins vers ma fenêtre.

« Mon luth resplendit sous la lune de la montagne.

« Vous me demandez ce qui est bon et ce qui est mauvais ?

« Ecoutez ! sur le lac le pêcheur chante,

Harmonie, beauté, tels étaient les idéals de la Chine, comme le pouvoir est celui de l'Europe ; de même que la revendication de soi-même est la force maîtresse d'une mentalité, la révérence est le principe intime de la croissance de l'autre. Que le lettré jouant de son luth dans quelque clairière écartée ou dans quelque vallée de montagne, fût devenu à ce point le thème favori de l'art chinois, ce n'était point la chose accidentelle, mais l'inévitable concrétion d'une aspiration constante. Il incarne cette merveilleuse instruction, cette indifférence au monde des mortels et cette concentration dans le monde du dévin dont était formée l'atmosphère spirituelle générale où sont nées les générations de la grande dynastie des Tang. A cet appréciable héritage commun, Wang Wei apporte une note personnelle d'une intense délicatesse de sentiment, fruit d'un complet renoncement à tout désir égoïste et à toute pensée de soi-même.

Malgré une observation étroite de la nature, un sens du détachement de leur-re de tous les liens matériels, un sens du monde en général, de sainteté, pénètre ses paysages qui en fait des peintures religieuses dans un sens plus profond du mot que les plus resplendissantes glorifications de Bouddha et du panthéon des immortels du Taoïsme.

(à suivre)

A. L. GRANTHAM
(La Politique de Pékin)

